

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'admirable effervescence de la pensée critique

Maurice Lagueux, *Le marxisme des années soixante*

Maurice Lagueux, *Le marxisme des années soixante*. Une saison dans l'histoire de la pensée critique, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 352 p.

Robert Vigneault

Number 32, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigneault, R. (1983). L'admirable effervescence de la pensée critique : maurice Lagueux, *Le marxisme des années soixante* / Maurice Lagueux, *Le marxisme des années soixante*. Une saison dans l'histoire de la pensée critique, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 352 p. *Lettres québécoises*, (32), 51–53.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



L'ADMIRABLE EFFERVESCENCE DE LA PENSÉE CRITIQUE

Maurice Lagueux,
Le marxisme des années soixante

Ce qui m'aura incité à m'introduire dans l'ouvrage complexe de Maurice Lagueux¹, puis peu à peu convaincu de l'*habiter* à tout prix, en dépit de l'aspect ardu de certains passages, c'est l'aiguillon d'une question, à mes yeux passionnante, suscitée de prime abord par le titre, le sous-titre, la table des matières, l'*avant-propos*. Cette question — où les spécialistes de la philosophie ne verront pas, j'espère, de provocation — pourrait se formuler ainsi: le discours philosophique relèverait-il de l'*essai*, c'est-à-dire d'un «genre littéraire»? On verra que je n'entends nullement, bien au contraire, chercher à réduire le statut d'une discipline dont l'importance culturelle me paraît plus que jamais majeure. Mais le doute sur «la pertinence de cette étrange activité théorique», entretenu par la prétention contemporaine à la scientificité qu'affichent non seulement les sciences physiques et les mathématiques mais aussi les sciences économiques, les sciences sociales, et même les sciences religieuses et la science de la littérature (il faudrait évoquer, en fait, toute la panoplie des sciences dites *humaines*), — un tel doute, donc, apparemment fondé, semble avoir fini par engendrer chez les philosophes eux-mêmes une certaine «mauvaise conscience» et exacerbé un besoin aliénant de s'inventer un discours formalisé que la gent scientifique puisse enfin prendre au sérieux. Pourtant, «dans un contexte où les prétentions scientifiques de la plupart des disciplines qualifiées de «sciences sociales» se trouvent, à bien des égards, assez sérieusement relativisées» (p. 154), ne serait-il

pas maintenant possible à la philosophie d'assumer positivement la nature spécifique de son discours en renonçant au piédestal de la scientificité, et de désamorcer ainsi l'accusation méprisante dont elle a été l'objet, soit de n'être qu'un «genre littéraire»? (p. 209) La philosophie, «genre littéraire»? À bien y penser, pourquoi pas?

Je ne me suis pas donné la tâche facile en choisissant le livre de Maurice Lagueux pour délester cette affirmation de sa charge méprisante. Il m'aura fallu un examen minutieux du texte pour discerner, dans cette oeuvre composite, recueil de dix articles qui s'efforce de former un

livre, un authentique essai de type *cognitif* et parfois *polémique* (pour le distinguer du registre *introspectif* qui relève aussi du genre de l'*essai*). Soyons plus précis encore: une refonte, ou un «encadrement» (p. 14) plus poussé de cet ensemble d'articles, eût pu aboutir à un essai à deux versants, d'ailleurs étroitement liés.

Une saison inoubliable

Le versant le plus obvie, signalé par le sous-titre métaphorisé: *une saison dans l'histoire de la pensée critique*, le plus accrocheur aussi pour le lecteur, surtout pour le lecteur québécois, offre une riche rétrospective de l'évolution de la pensée critique pendant les deux dernières décennies. C'est ce *point de vue* très suggestif, cette *lecture personnelle* et féconde de l'événement, pleinement assumée par le sujet de l'énonciation, qui est développée en introduction: *Une saison où la gauche avait le vent dans les voiles*, et en conclusion: *L'avenir de la pensée critique*, — et qui sert d'armature ou de cadre à l'ensemble du texte. J'y reconnais la démarche caractéristique, le ton même de l'*essai cognitif*, où le référent a la part du lion, sans doute, mais où l'énonciateur ne laisse pas de signaler sa présence tantôt ironique, polémique, tantôt lyrique même, aussi bien que magistrale.

Il faut savoir gré à Maurice Lagueux d'avoir, dans ce premier versant de son essai, proposé une synthèse vraiment éclairante de ce dynamique courant de pensée, de cette prestigieuse «saison» que

Maurice Lagueux

Le marxisme des années soixante

*une saison dans l'histoire
de la pensée critique*

■ Brèches

hurtubise hmh

nous avons tous vécue, singulièrement les professeurs de Cégep et d'Université, au cours des années soixante, avec euphorie ou malaise, selon les cas, mais sans pouvoir objectiver ce qui se passait sous nos yeux. Comme tant d'autres, sans doute, j'ai ressenti avec malaise, je l'avoue, (malaise stimulant, à vrai dire, et de nature à provoquer des «révisions déchirantes» dans le domaine littéraire, voire un recyclage complet), bref, j'ai vécu tant bien que mal cette montée triomphale, parfois triomphaliste et arrogante, de la gauche. C'était l'époque où les Foucault ou les Todorov, entre autres, entourés d'une vénération inconditionnelle, faisaient accourir une nuée de disciples fervents parmi les étudiants venus y recharger leurs convictions anti-humanistes et alimenter leur agressivité à l'égard de l'Université bourgeoise, machine à reproduction de la classe dominante coupable de tant d'injustices sociales. Le goût intense de la rationalité scientifique que les disciples althussériens de Marx, en possession tranquille du matérialisme historique, la science de l'histoire, avaient inculqué à un grand nombre de têtes pensantes, incitaient nos étudiants à s'adonner passionnément à l'analyse structurale des textes; à se munir de l'une ou l'autre des grilles offertes par *Communications* ou *Tel quel* pour les appliquer aux oeuvres; à mémoriser avec une sorte de volupté les sèches définitions des figures de rhétorique; à froncer les sourcils devant le «psychologisme» de tel spécialiste de Flaubert; à décréter, comme le fit un professeur de Cégep, qu'il était «très idéologique» d'étudier en classe un roman de Gabrielle Roy plutôt que les platitudes joualisantes du téléroman *Symphorien* (pas étonnant que nos élèves aient désappris le français!). Marx — ou plutôt ses interprètes d'alors, bardés de scientificité, comme Althusser et ses disciples, dont Maurice Lagueur souligne avec beaucoup de nuance l'apport important en même temps que le rigide dogmatisme scientiste — Marx, donc, puissamment ranimé par ses exégètes, faisait bien des petits! En philosophie, au Québec, thomistes et néo-thomistes avaient, depuis le début des années soixante, battu en retraite avec leur «premier moteur» et leurs «trois degrés d'abstraction», depuis que les cégépiens eux-mêmes se voyaient initier avec ferveur au culte marxiste de la «dernière instance» et des «généralités I, II, III».

Or, c'est un fait avéré que cette «saison inoubliable» (p. 28), «flamboyant souvenir» (p. 55), «cette période de «beau fixe» pour les idées de gauche» (p. 23), devait connaître le déclin de l'automne et, vers la fin des années soixante-dix, les ravages de l'hiver, et que, suite à cette «période d'une exceptionnelle intensité» (p. 320), nous connaîtrions, sur tous les plans, un retour en force de la droite. Il n'est pas question d'énumérer ici l'abondante collection d'indices invoqués par M. Lagueur pour marquer l'évolution de la droite depuis la «mauvaise conscience» des années soixante et soixante-dix face au dynamisme d'une pensée critique décidant même de porter «l'imagination au pouvoir» (mai 68) jusqu'à l'assurance retrouvée aujourd'hui par une «nouvelle droite» en pleine possession de ses moyens. Fût-ce laborieusement, on aura fini par exorciser les fantômes du Viêt-nam et du Watergate, — tandis que, désarmés, les marxistes assistaient à la mise en oeuvre défigurante, par les pays socialistes, de l'idéal de planification et de participation, notamment en Russie soviétique dont le «capitalisme d'État» et les atteintes flagrantes aux droits de l'homme jurent avec les visées rationnelles mais généreusement humaines de Marx. Coïncidence éloquente, soulignée par l'auteur, *Le marxisme des années soixante* fut «achevé en 1980, au cours d'une semaine d'automne où Ronald Reagan fut élu président des États-Unis» (p. 321).

La géniale intuition philosophique de Marx

L'autre versant de cet essai est plus malaisé à circonscrire, à cause de la disparate (apparente) des chapitres. Mais des relectures attentives m'auront finalement révélé la convergence de tous ces textes vers une préoccupation centrale, soit un effort pour ré-interpréter le marxisme, «l'indépassable philosophie de notre temps» (Sartre), à la lumière de l'oeuvre de Marx mais aussi des interprétations nombreuses et discordantes qu'elle aura suscitées: Maurice Lagueur présente donc, en définitive, un pénétrant *essai critique* sur la véritable nature du discours marxien. Il jette un éclairage convaincant sur l'extraordinaire originalité et fécondité d'une pensée qu'au terme de cette lecture on ne devrait pas hésiter à qualifier d'authentiquement philosophique.

Le premier principe de cette théorie, ou mieux de cette vision, de l'histoire, connue depuis Engels sous le nom de «matérialisme historique», c'est le refus net de séparer l'historique du social, du culturel, du politique, de l'économique. Elle se distingue ainsi, de façon radicale, d'une longue et prestigieuse tradition philosophique, marquée au coin de l'idéalisme ou de l'essentialisme. Au Québec, on évoquera spontanément le dogmatisme aristotélico-thomiste, mais il faut aussi inclure la riche production philosophique germano-française, laquelle a supplanté vers les années soixante la moribonde «philosophia perennis»: philosophie de l'esprit, herméneutique, phénoménologie, tout aussi polarisées par le Concept, l'Idée, les valeurs humanistes traditionnelles. L'analyse de la société qui découle de cette tradition idéaliste avait mis l'accent sur la différence «entre le monde de la pensée et le monde des choses, entre l'esprit et la matière, entre le sujet actif et l'objet passif, entre l'histoire proprement humaine et la nature qui n'a pas d'histoire» (p. 36). C'est sur ce point que Marx a inauguré une révolution philosophique, un renversement de perspective si radical qu'une véritable et difficile *conversion* de la pensée devient nécessaire à qui entreprend de franchir le seuil du texte marxien, enraciné dans le concret du matérialisme. Le penseur idéaliste, féru de haute spéculation platonicienne, kantienne, ou même hégélienne, frémira devant les énoncés terre à terre, alliage de gros bon sens et d'humour, de Karl Marx postulant prosaïquement que «pour vivre, il faut avant tout boire, manger, se loger, s'habiller et quelques autres choses encore», d'où il suit que «le premier fait historique est donc la production des moyens permettant de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même (...)» (cité par M. Lagueur, p. 181). En fait, Marx avait horreur des débats spéculatifs: homme d'action autant que penseur, il contre-distincte son propos de celui de ses devanciers, par exemple dans la célèbre XI^e thèse sur Feuerbach: «Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières; ce qui importe, c'est de le transformer.» Cette prise de position le conduira à fonder une sociologie de la connaissance qui ouvrira la voie aux travaux désormais classiques de K. Mannheim, G. Lukacs, L. Goldmann, parmi bien d'autres:

(...) c'est avec Marx qu'a pris forme le projet de repenser, entre autres choses, l'histoire des idées à partir des rapports sociaux fondés sur la production des biens matériels, projet qui est au coeur même du matérialisme historique, c'est-à-dire de la théorie marxienne de l'Histoire. (p. 102)

La volonté d'enraciner la pensée dans la réalité matérielle — «la vérité est toujours concrète, écrit Plékhanov; tout dépend des circonstances de temps et de lieu» — s'accompagne d'une rigoureuse exigence de rationalité, gage de l'objectivité du propos. Cette solidité du discours marxien aura malheureusement inspiré des exégèses discutables dont M. Lagueur dénonce avec perspicacité, et parfois avec un humour mordant, les excès. Ainsi, fascinés par le charisme (indiscutable) de leur maître à penser, certains commentateurs, plus enthousiastes qu'avisés, ont cru lire, dans le texte de Marx, des prédictions précises sur la chute du capitalisme parmi les «lueurs enchanteresses d'un «grand soir» assez prochain» (p. 133). Or, le système qui maintient en place les classes dominantes étant parvenu à assurer sa reproduction en récupérant à son profit jusqu'à la contestation qui s'affirme en son sein, ces prophéties grandioses se sont trouvées jusqu'ici démenties par l'expérience historique. Les «prophètes» du triomphe prolétarien ont donc été réduits au silence... M. Lagueur souligne opportunément que, plutôt que ce «marxisme annonciateur», d'allure à vrai dire primaire et simpliste, c'est «l'inspiration critique originale» du «marxisme dénonciateur» qui représente «(la) contribution la plus essentielle et la plus décisive» (p. 176) de cette pensée.

D'autre part, tout en reconnaissant la contribution extraordinaire d'Althusser à la revitalisation du marxisme des années soixante, M. Lagueur révèle, de façon judicieuse, et non sans ironie, combien le maître et ses disciples (comme E. Balibar et N. Poulantzas) se sont fourvoyés en portant aux nues la prétendue scientificité du *Capital*. Il s'agissait, en dépit des apparences, d'une entreprise fâcheusement réductrice, car décréter sur le mode «incantatoire» (p. 280) que le matérialisme historique est la science inattaquable de l'histoire, ou mieux la Théorie (flanquée de la majuscule obligée), le terme de philosophie étant réservé à ces pensées bancales, marquées par «la tache



Maurice Lagueur

idéologique originelle» (p. 80); puis faire subir, en conséquence, au texte marxien le grand traitement structural et formalisateur, c'était, en réalité, neutraliser une pensée essentiellement concrète, dotée de «qualités polémiques et rhétoriques» (p. 50), c'était désamorcer un texte dont la dimension humanitaire et le projet social constituent la visée principale. En effet, si Marx est bien un philosophe, au sens plénier de cette dénomination, il importe justement de souligner le fait qui d'ailleurs assure sa pérennité, à savoir qu'il a poursuivi indissociablement la vérité et la justice, autrement dit qu'il n'a jamais séparé l'exigence de vérité rationnelle de l'aspiration à la justice égalitaire.

Conclusion

Je voudrais revenir, pour terminer, sur mon hypothèse initiale touchant le caractère littéraire du discours philosophique. En lisant un article récent de Maurice Lagueur, intitulé «Des philosophes, pour quoi faire?»², je me suis demandé si «l'exigence de cohérence» qui constituerait, selon lui, le point de départ de la démarche philosophique n'aboutissait pas, en fait, à une intellectualisation excessive de cette discipline, puisque son point d'application privilégié, (unique?), semblerait, à la lumière de cet article, se limiter à l'étude du fonctionnement de la pensée scientifique, bref à l'épistémologie. Je vois mal comment «les tentatives pour comprendre les rapports de l'homme, de la science et de la technique» pourraient éviter de déboucher sur des considérations d'ordre éthique et métaphysique concernant l'«absolu», le «radical», l'«existentiel», la «gratuité», ces entités fumeuses que l'auteur semble

juger indignes du discours hautement spécialisé de la philosophie. C'est trop mettre en veilleuse, il me semble, la fonction sapientielle qui, depuis la plus haute antiquité, a rendu indispensable la réflexion philosophique. Les formalisations sophistiquées des physiciens, des mathématiciens ou des économistes induiraient-elles le philosophe à soumettre son discours au même traitement, quitte à verser dans l'aliénation conceptualiste? Ce livre m'aura appris que ce n'était certes pas le point de vue de Marx, même si certains de ses disciples contemporains ont pu chercher à l'affubler d'une scientificité artificielle. L'homme n'est pas un robot de l'exactitude, et qui, sinon le philosophe, pourrait tenir un langage rigoureux sur l'herméneutique ou l'interprétation du réel en regard de l'homme total qui n'est pas, heureusement, que cerveau? En revanche, *Le marxisme des années soixante* m'a paru faire éclater le cadre épistémologique plutôt étouffant dans lequel l'auteur des articles du *Devoir* tendrait à enfermer la philosophie, à tel point que le discours argumenté, si serré soit-il, de l'énonciateur en vient à coïncider avec l'écriture littéraire de l'essai. Et j'aurais souhaité, sur cette lancée, que le souci de la «rigueur philosophique» s'accompagnât d'une plus grande rigueur formelle. La langue n'est pas toujours correcte: anglicismes, par exemple, que la «société alternative» (pp. 235, 246) et les occurrences trop fréquentes du tour «sur la base de» (pp. 117, 163, 275, 316). La phrase, surtout, tend souvent à s'étirer paresseusement: des cascades de subordonnées énervent, ou affaiblissent le sens de l'énoncé. Ces défaillances de l'écriture, d'ailleurs compensées par des passages soignés et d'heureux traits d'humour, ne m'empêcheront toutefois pas de souligner une fois de plus combien cette oeuvre m'a semblé une contribution importante à l'intelligence de la pensée de Marx en même temps qu'une pénétrante analyse de l'étonnante effervescence critique des années soixante. □

1. Maurice Lagueur, *Le marxisme des années soixante. Une saison dans l'histoire de la pensée critique*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. «Brèches», 352 p.
2. Maurice Lagueur, «Des philosophes, pour quoi faire? 1) De la pertinence de cette étrange activité théorique 2) La recherche d'une cohérence toujours recommencée», *Le Devoir*, samedi, 3 septembre et mardi, 6 septembre, 1983.